

La Rosée de la St-Jean

DE tout temps, la femme fut en quête de philtres précieux destinés à lui garder ou à lui conquérir la beauté, et, par elle, le pouvoir de faire naître ou de retenir l'amour. Elle ne fait en cela qu'être fidèle au rôle qui lui fut départi d'être tout le soleil et une grande part de la joie des hommes, en ce songe morose que, sans elle, serait pour eux la vie.

Ces philtres, nos Parisiennes les demandent d'ordinaire, à la science des chimistes ou des parfumeurs, quelquefois aux prétendus secrets des magiciennes ou des voyantes, alchimistes modernes qui ont vraiment trouvé la pierre philosophale, puisque "de rien" elles font de l'or. Nos provinciales, nos simples paysannes, perdues en leurs vallées profondes ou en leurs montagnes agrestes, ne sont pas moins désireuses de les posséder, croyez-le bien; et elles demandent beauté et charme à des pratiques singulières, que leur enseignent les vieilles traditions locales, et qui leur viennent elles ne savent d'où, du fond des siècles, sans doute, fidèlement transmises de générations en générations.

A cette aspiration, à ce désir vraiment universel chez la femme, se rattache une jolie et poétique croyance du pays de Bigorre, croyance que je veux vous conter.

Nous sommes en pleines montagnes pyrénéennes, dans ce massif élevé, aux sommets tantôt aigus et découpés en arêtes rocheuses, tantôt moëlleusement arrondis et vêtus du velours des sapins, qui s'étend sur la frontière espagnole, entre la vallée de Luchon et celle de Bagnères-de-Bigorre.

Dans les bas-fonds, à mi-hauteur, sur les pentes d'émeraudes des prairies, les petits villages, aux toits pointus d'ardoise, s'égrènent comme un vol d'oiseaux sombres, posés là pour quelques heures.

C'est la veille de Saint-Jean, ce soir. Dès le déclin du jour, de vagues lueurs sur les flancs des monts ou sur les sommets on troué, pareilles à des étoiles tremblotantes, la brume pâle du crépuscule. Ce sont les feux de la Saint-Jean, que chaque village ne manque pas d'allumer aux approches du soir. La nuit venue, chacun d'eux a un resplendissement d'incendie sur le drap funèbre de la nuit.

Autour de chaque feu, qui s'élève sur la petite place du village, non loin de l'église, une grande ronde réunit les jeunes gens, les jeunes filles, les enfants, et même les jeunes femmes. On tend les bras le plus qu'on peut, afin d'élargir la ronde, et d'éviter ainsi, autant que possible, l'ardeur des flammes; puis l'on tourne au son des chansons patoises, célébrant les vertus du feu de Saint-Jean, qui purifie et ne brûle pas, conjure les sorts et chasse les esprits malins. Enfin, on danse par couples, jusqu'à ce que le bûcher ne soit plus qu'un grand tas de braises pourpréses.

Or, il est une croyance profondément enracinée dans l'esprit de tous ces braves montagnards. La jeune fille qui désire devenir belle et posséder ce charme secret qui fait naître l'amour, doit prendre part à la ronde, et, tandis que ses lèvres répètent les refrains d'usage, sa pensée, tout bas, doit murmurer sans relâche le nom de celui qu'elle